BULLETIN CRITIQUE

[La Rédaction publie à cette place les comptes-rendus d'ouvrages intéressant les études latines qui seront adressés au rédacteur en chef de la *Revue* : M. J. Marouzeau, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^e^.]

Collezione di classici greci e latini. — Le liriche di Orazio, commentate da Vincenzo Ussani; vol. II : *Il 2° e il 3° libro delle Odi. — Il carmen Saeculare. — Il 4° libro delle Odi*, 2^a^ edizione. Torino, Giovanni Chiantore, successore Ermanno Loescher, 1927.

Ce volume n'est pas une simple réimpression. Les latinistes qui apprécient à sa valeur l'excellente édition des œuvres lyriques d'Horace due à V. Ussani auront plaisir à retrouver dans cette seconde édition du tome second des *Odes* les qualités qui les ont séduits, il y a un peu plus de trois ans, dans la refonte du tome premier. Mais ils y trouveront aussi des modifications assez importantes qui justifient ce que je disais tout à l'heure. Toutes les conjectures ont disparu du texte, à l'exception de *io⟨que⟩*, de IV, 2, 49, et par conséquent on ne voit plus dans la présente édition l'appendice qui figurait dans la première, où il était destiné à expliquer les changements apportés çà et là à la constitution du texte. En effet, l'auteur est devenu partisan résolu du conservatisme, et il termine sa préface par cette affirmation hardie : « Le texte d'Horace n'a pas besoin de conjectures. » De cette conception résultent certains changements introduits dans le commentaire et justifiés surtout par la nécessité d'expliquer le maintien du texte traditionnel[1]. Ce commentaire est d'ailleurs précis, complet et, comme on dit quelquefois, exhaustif; il ne laisse rien dans l'ombre et fait largement profiter le lecteur de l'érudition du commentateur; bien que M. Ussani reconnaisse loyalement ce qu'il doit aux travaux de la philologie allemande, il n'échappe pas au lecteur averti que la personnalité du savant italien n'en souffre nullement, et que ni Heinze, ni Norden, ni Kroll, ni les autres n'ont eu une influence fâcheuse sur son originalité. Certains détails ne manquent pas de piquant, par exemple le rapprochement entre Horace, *C.*, IV, 4, 11 et suiv., et l'imitation de Voltaire, dans la préface de sa *Rome sauvée* : « Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre », etc.

1. Ce mérite recommandait déjà la première édition; voy. notamment C., IV, 4, 18-22, la note sur la parenthèse qui a choqué à tort nombre d'éditeurs.

C'est un plaisir pour moi de reconnaître la haute valeur de cette nouvelle édition qui met M. Ussani au même rang que les Ramorino, Sabbadini et Valmaggi[1].

H. GOELZER.

Éditions de la Fundacio Bernat Metge.

A chaque nouveau Bulletin je reprends avec plaisir le compte-rendu de cette collection, toujours sûr d'être en retard, tant les volumes viennent vite s'aligner sur les rayons.

Voici d'abord la suite du *Sénèque*, de M. C. Cardó, qui nous avait déjà donné les *Consolations*. Cette édition, qui comprend les *Dialogues à Serenus* et le *De Clementia*, ne prétend pas plus que les précédentes apporter du nouveau; le texte est celui des éditions de Hermes et Hosius, sauf pour quelques passages où l'éditeur a préféré suivre Gertz, ou Kiessling, ou Waltz. Le problème de la tradition manuscrite, que j'ai essayé de poser pour les trois premiers dialogues (*Revue de Philologie*, 1913, p. 47 et suiv.), n'est pas plus abordé ici que dans les éditions de la Collection Budé; la question de la composition du *De Clementia*, qu'a soulevée M. Préchac, est écartée plutôt que résolue.

M. M. Olivar a entrepris l'édition de Pline le Jeune, dont un premier volume nous donne les livres I à IV. L'introduction, assez nourrie de faits, est pourvue de notes de bas de page malheureusement presque inutilisables, tant le caractère en est microscopique; le texte est celui de Merrill, enrichi des récents travaux de Postgate, Schuster, Carlsson, Rand, M^lle^ Guillemin. Nous verrons, à propos de l'édition en cours de M^lle^ Guillemin dans la Collection G. Budé, si de ces ressources on ne pouvait pas tirer meilleur parti.

Le troisième volume est un *Horace* (Satires et Épîtres) de M. I. Ribas Bassa, avec traduction de M. L. Riber. Qu'attendre aujourd'hui d'une édition classique d'Horace? Celle-ci est très soigneusement préparée, avec un texte dérivé de la fameuse édition de Keller-Holder et une introduction qui contient les données essentielles de l'histoire du texte.

Enfin, voici un *Caton* (*De agricultura*) de M. Salvador Galmés. Cette édition présente l'intérêt, rare pour cette Collection, d'offrir en bas des pages paires un commentaire explicatif assez abondant (et l'on sait à quel point Caton a besoin d'un commentaire). Seulement, celui de M. Galmés n'est pas de tout repos. Quel intérêt de nous dire (et avec un point d'interrogation) que le nom des *mala Quiriniana* vient de Quirinus (p. 16)! Quel intérêt de rapporter (sans point d'interrogation!) pour *pira*

1. Quelques lapsus ont échappé au diligent éditeur. Qu'il me permette de lui signaler p. 2 le grec de la n. 3; p. 42, v. 20 et n. 16; etc.

uolaema l'étymologie populaire des anciens : la poire qui remplit la paume de la main[1] !

J. MAROUZEAU.

Die Akteinteilung in der neuen griechischen und in der römischen Komödie. Thèse de doctorat présentée à Bâle par M^lle^ Georgine BURCKHARDT. Basler Druck- und Verlags-Anstalt, 1927 (57 pages in-8°).

Dans une brève introduction, l'auteur examine les fragments de Ménandre au point de vue des divisions scéniques qui peuvent y apparaître, et constate que la mention χοροῦ coïncide avec une vacance de la scène ; les fragments étant insuffisants à renseigner sur la place et le nombre des interventions du chœur dans la comédie nouvelle, ainsi que sur les rapports des divisions scéniques avec l'action, M^lle^ Burckhardt s'adresse à la comédie latine, et, dans une deuxième et une troisième partie, essaie de déterminer les endroits où la scène est vacante dans Térence et dans Plaute. Puis M^lle^ Burckhardt passe en revue et discute les témoignages antiques concernant la division en actes des comédies latines et les différentes théories modernes pour ou contre cette division ; la conclusion de cette quatrième partie est que rien ne permet de relever une division quelconque en actes dans les pièces de Plaute et de Térence. Enfin l'auteur signale la présence dans presque toutes ces comédies de deux vacances de la scène à place approximativement fixe (l'une vers la fin de l'exposition, l'autre aux environs de la péripétie qui amène le dénouement), et considère ces deux coupes comme le reflet de deux coupes correspondantes de l'original, où se logeaient la première et la dernière partie lyriques ; les quelques rares pièces de Plaute qui ne présentent pas ces coupes « régulières » donnent précisément des signes divers de « contamination » et de profonds remaniements par rapport à l'original grec.

L'examen des pièces latines est ici indirectement et assez curieusement amené par le désir de connaître la structure des originaux grecs. But séduisant. Mais si les fragments que nous possédons des pièces comparables à ces originaux nous donnent peu de lumière, la fidélité d'adaptation des pièces latines est, de son côté, fort sujette à caution ; à regarder de près la marche de ces pièces, on peut conjecturer bien des écarts relativement au modèle grec ; M^lle^ Burckhardt en signale quelques-uns chemin faisant ; mais que dire des écarts possibles que nous sommes hors d'état d'apercevoir ? L'original grec est, derrière la pièce latine, un inconnu qui se démasque rarement et ne laisse voir de lui que de menus

1. Je n'ose rien dire d'une traduction en catalan ; mais il me semble bien que le « uerum » de la préface, par. 4, est inexactement rendu, aussi bien que le « existimo » qui précède.

traits. La coïncidence supposée entre les deux coupes « régulières » des comédies latines et la place de deux chœurs dans l'original ne saurait guère être démontrée.

Il n'y a de base solide pour un travail de ce genre que l'étude des pièces latines en elles-mêmes; aussi la partie la plus fermement établie et la plus utile du présent ouvrage est-elle sans doute la localisation des « scènes vides » dans Plaute et dans Térence. Nous trouvons là un exposé rigoureux et clair; dans les cas où la vacance de la scène est discutable, l'auteur compare les solutions proposées et pèse les vraisemblances, apportant à ces demêlés délicats beaucoup de finesse, de prudence et le sens des nécessités dramatiques.

Faut-il admettre, avec l'auteur, que l'étude des scènes vides ne fournit aucun indice relatif à la division des comédies latines en un nombre quelconque d'actes? Cela est tout à fait discutable. M^lle^ Burckhardt relève dans la division présentée par Donat des pièces de Térence, et dans la division traditionnelle des pièces de Plaute, qui date de la Renaissance, des invraisemblances flagrantes. Mais est-ce une raison pour rejeter le principe même de la division? S'il y a deux coupes à place quasi régulière dans la presque totalité de ces pièces, comment n'attribuer qu'à l'auteur grec le souci d'une division, et voir dans cette conservation constante par l'adaptateur de deux coupes de l'original le simple effet du hasard? comment se défendre de considérer dans nos comédies latines au moins trois parties distinctes, qu'on leur donne ou non la dénomination d'actes? — Enfin, il est bien certain que les « scènes vides », dont le nombre est très variable selon les pièces, ne fournissent pas un critère sérieux des fins d'actes; il n'y a qu'à ménager à temps l'apparition de nouveaux personnages pour que la scène ne demeure pas réellement vide aux yeux du spectateur, et pour exclure la possibilité d'un entr'acte. En d'autres termes, la vacance de la scène est une condition nécessaire, non suffisante de l'existence d'une fin d'acte. Mais M^lle^ Burckhardt indique elle-même le critère vrai, qui est de nature dramatique : la marche du drame oblige, ou invite, à admettre à tel endroit une interruption; par exemple, la suite des événements montre qu'un laps de temps s'est écoulé entre deux scènes consécutives. C'est sur un tel examen que doit évidemment s'appuyer tout essai de division en actes; et il semble bien qu'on en puisse tirer, pour les pièces de Térence et pour celles de Plaute, des résultats positifs, dont M^lle^ Burckhardt a peut-être un peu tôt désespéré.

A. Fretté.

K. van der Heyde, *Composita en verbaal aspect bij Plautus*. Amsterdam, 1926.

Dans ma thèse de doctorat, parue en 1913 chez Champion, j'avais essayé de démontrer que l'addition d'un préverbe à un verbe simple latin

tendait à en changer radicalement la nature : alors que le verbe simple exprime un état ou une action continue, le composé exprime en principe la production d'un nouvel état. Je montrais donc qu'à certains temps, impliquant essentiellement la durée, comme l'imparfait, le participe présent, le gérondif en *-ndo*, les composés, du moins quand le sens prépositionnel est faible, sont d'un usage très rare. D'autre part, je cherchais à opposer les usages du simple avec celui des composés dont la valeur prépositionnelle est la plus faible, établissant ainsi des doublets. M. l'abbé Lejay dans un important article de la *Revue de Philologie*, MM. Meillet et Vendryes dans leur *Grammaire comparée*, tout récemment M. Juret, dans son *Système de la syntaxe latine*, exprimaient des idées analogues.

M. van der Heyde vient de reprendre la question en ce qui concerne Plaute dans un ouvrage de 122 pages avec les index. Employant une méthode toute différente, il arrive à des résultats radicalement opposés.

Le choix de Plaute est-il heureux quand il s'agit d'établir — ou de détruire — l'existence d'une notion délicate et fuyante? Outre que le texte est mal établi, qu'il fourmille d'intentions comiques dont beaucoup nous échappent — et M. van der Heyde le reconnaît — la recherche des allitérations a amené plus d'une fois des préverbes qu'on n'attendrait pas. Je sais bien qu'on peut s'étendre longuement sur les qualités de vie, sur la richesse du vocabulaire de cet auteur, et que par suite sa langue a une grande importance pour l'étude de toutes les questions de grammaire latine.

Du moins cette étude devrait-elle être très poussée. Or, M. van der Heyde n'examine, en principe, que les composés, laissant même de côté *rĕ-*, *sē-* et les préverbes disyllabiques, et ne cite qu'un petit nombre d'exemples — souvent un seul — des verbes qu'il étudie. De plus, il ne les situe presque jamais dans leur contexte. Or, l'aspect — tel du moins que je l'ai compris — est surtout sensible par l'opposition de deux verbes.

Avec ce matériel restreint, l'auteur cherche à établir un enchaînement entre les diverses significations, concrètes, puis figurées, ajoutées par le préverbe au simple (supposé implicitement bien défini dans sa signification) et, tout en reconnaissant à plusieurs reprises qu'il y a incompatibilité entre ces composés et l'emploi de certains temps ou modes, il arrive à conclure que « le préverbe n'a aucun rôle grammatical en ce qui concerne le degré d'achèvement de l'action », que « l'étude des composés latins ne sort pas du terrain de la lexicographie », que MM. Meillet et Vendryes n'ont pas le droit de parler « d'emploi grammatical des préverbes ».

Le prouve-t-il suffisamment? Tout d'abord sa conception le dispense de nous donner, p. 15, une définition bien nette de l'aspect, encore qu'il

commence par en écarter sept. On est arrêté dès le début par des formules abstraites comme : « le préverbe exprime un rapport local entre l'action exprimée par le verbe simple et un terme local », une note expliquant que par « terme local » il faut entendre aussi bien le point vers lequel l'action (état) se dirige, ou dont elle part, que la grandeur à laquelle atteint l'action (état) ». Et le livre fourmille de formules de ce genre. A la page 16 nous trouvons encore que le sens de certains composés est « l'obtention ou la réalisation d'un résultat local par rapport à un terme local par le moyen de l'action du verbe simple ». Les choses ne se précisent qu'insuffisamment quand l'auteur distingue l'emploi « déterminé » et « indéterminé » de verbes eux-mêmes « déterminés » et « indéterminés », puisqu'il avoue lui-même qu'il donne à ces mots un sens plus large que celui qu'ils ont dans la grammaire des langues slaves.

La division du sujet apparaît à la page 21. Les préverbes sont divisés en trois groupes : le premier comprenant *ad*, *in*, *ob*, d'une part, *ab*, *ex*, *de*, *prae*, *pro*, de l'autre, exprimant un rapport local avec un point vers lequel — ou inversement — tend l'action exprimée par le simple; le deuxième comprenant *per* et *trans*, exprimant un rapport local avec la grandeur à laquelle atteint l'action; un troisième comprenant le seul *cum*. Dans le premier il étudie rapidement l'usage indéterminé (ou de repos) (*adhaereo*), plus longuement l'usage déterminé (*advolo*).

Je ne puis songer à suivre l'auteur dans la discussion de ses exemples et de ses enchaînements. Je rapporterai seulement les principaux composés de *cum* étudiés.

Je noterai toutefois au passage qu'alors qu'il étudie longuement le sens péjoratif — pour le sujet ou l'objet — des composés formés avec *ob*, il ne mentionne pas *obsequor* ni *obsecundo*, qui ont un sens diamétralement opposé; que, dans l'étude de *ad*, laissant délibérément de côté le sens moyen, il attribue trop d'importance à la valeur résultative. Si je maintiens mon interprétation de Persa 615, *Heus tu, advigila*, « ouvre l'œil », car j'y vois l'équivalent d'un impératif aoriste moyen, je lui abandonne mon interprétation de *allacrumans*. Le sens n'est pas « fondant en larmes » (il faudrait *illacrimans*), mais « avec des larmes feintes ». Il est dommage que mon erreur soit passée dans la *Grammaire comparée*. — J'admets volontiers que *ab* a un peu plus d'importance au point de vue de l'aspect, même défini comme je le fais. Si les composés formés avec *ex* peuvent avoir le sens « positif » de « vers l'extérieur », cela ne saurait résulter du sens propre du préverbe, mais justement du fait que le composé implique la production d'un nouvel état.

Arrivant à *cum*, l'auteur nous dit que la détermination qu'il donne (p. 87) contient un résultat absolu de l'action à l'égard du sujet ou de l'objet..., exprime le devenir absolu de la situation créée par « être en-

semble », ce qui n'est peut-être pas absolument lucide. Voici du moins à peu près comment il ordonne ces composés. Partant des cas où *cum* implique soit l'action parallèle de plusieurs sujets (*conloquor, coniuro*), soit l'action s'exerçant simultanément sur plusieurs sujets (*constringo, conloco*) et, par suite, les réunissant et les serrant l'un sur l'autre (*cogo, compingo*), il passe à ceux où l'objet unique est soumis à une restriction de son indépendance (*conligo, concludo*) ou simplement est réduit à une place déterminée (*confugio* et au figuré *committo, commendo*, etc.), cette place arrivant à être cachée (*concedo*). La réunion de l'objet au sujet ou, comme le dit l'auteur, la réunion « centripète » expliquent *condisco, cognosco*, etc. C'est surtout la production d'un nouvel objet par suite d'un mélange (*commisceo, communio*) qui expliquerait la réalisation d'un objet quelconque (*compono, comparo*), d'où l'ἅπαξ *consomnio*. Quant au cas général, il est présenté par une des formules les plus abstraites de tout l'ouvrage. « Dans le cas où le concept d'un verbe implique une conséquence pour le sujet ou l'objet, *cum* joue le rôle de venir ensemble, c'est-à-dire arriver à l'état d'une conséquence permanente de l'action. » C'est le cas de transitifs comme *constabilio, conservo*, et d'intransitifs comme *complaceo* et plusieurs verbes en *-sco*, à propos desquels l'auteur étudie les formations en *ē*. Après l'étude de quelques verbes isolés, il examine ceux qui expriment la destruction, expliquant, à la suite d'Ahlman, cette déviation surprenante comme une généralisation des cas où, le simple ayant déjà cette signification, *cum* ajouterait l'idée que « les diverses parties d'un objet sont violemment serrées les unes sur les autres », à quoi il est facile d'objecter que la concentration n'est pas la destruction et que, dans des exemples comme Mo. 456, *Pultando paene confregi fores*, il y a éclatement et non écrasement. Et alors, après avoir mentionné *contendo, contero, comburo, comedo, contrunco*, il termine par le verbe, de sens diamétralement opposé dans l'exemple étudié, *conficio*. Cette énumération suffit à montrer que, si les enchaînements peuvent être ingénieux, ils ne s'imposent à l'esprit que difficilement.

Les résultats généraux, qui viennent ensuite, ont été déjà brièvement examinés. J'ajoute seulement que l'auteur refuse d'admettre la théorie de Varron (et non de M. Meillet) sur le système de la conjugaison latine, sans d'ailleurs y substituer aucune autre.

Une troisième partie contient une très brève étude grammaticale. J'y relève un fait très intéressant : c'est que le présent perfectif s'emploie beaucoup plus librement dans les phrases négatives que dans les phrases positives, et ce fait, qui m'avait totalement échappé, s'explique aisément : l'absence de changement n'a pas besoin d'être amenée par une opposition comme un changement réel. Quant aux exemples où l'auteur voit un parfait comme Mo. 820, *Age, iam mitto, ignosco*, j'y vois un ingressif amené ici par *mitto*.

En somme, des formules très abstraites appuyées par l'étude souvent intéressante, parfois très fine, de certains exemples; mais les faits ne sont jamais pris dans leur ensemble. Il m'est impossible de renoncer au principe que les formes ne se définissent que par leur opposition, que les sens ne se précisent que par leur contexte, et qu'il importe beaucoup plus d'établir des règles — plus ou moins strictes — de l'emploi des formes que des enchaînements de sens, auxquels il est toujours facile d'en opposer d'autres aussi séduisants. Il reste beaucoup à étudier sur l'aspect. M. van der Heyde a le savoir, la finesse et, j'ajoute l'âge, de nous donner sur ce sujet des travaux plus définitifs que cette thèse de doctorat.

D. Barbelenet.

L. Laurand, *Études sur le style des Discours de Cicéron, avec une esquisse de l'histoire du « cursus »*, 2e édition, revue et corrigée, t. III. Paris, Les Belles-Lettres, Collection d'études anciennes, 1927, 416 pages.

Voici la troisième et dernière partie de cette série d'études[1], dont le principal intérêt est d'avoir pour auteur un des hommes qui connaissent le mieux Cicéron. Ce volume se compose de trois monographies : la première est consacrée à la « variété du style ». M. Laurand a raison de souligner cette qualité, qui n'est pas de celles qu'on reconnaît le plus volontiers à Cicéron. Il est bon de rappeler que le Cicéron monotone, aux périodes ronronnantes, c'est celui de certains « Extraits » trop enclins à se limiter aux tirades et aux morceaux de bravoure. Le vrai Cicéron, c'est celui qui adapte son style à son sujet, aux circonstances, au but qu'il se propose. Ce n'est pas lui qui a inventé la théorie des « tria genera dicendi », mais nul ne l'a mise en pratique aussi savamment et aussi consciemment. Car non seulement il nous dit lui-même quel usage on en peut faire, mais encore il nous invite à constater, par des exemples pris dans ses Discours, quel usage il en a fait. M. Laurand a soigneusement recueilli ces indications fournies par l'orateur-critique, et il prend Cicéron lui-même comme guide pour observer et analyser dans son œuvre les changements de ton. Méthode fort recommandable, puisqu'elle nous fournit un contrôle objectif, ou du moins extérieur à nous (car il reste subjectif par rapport à l'écrivain qu'on juge), et qu'on aurait profit à appliquer à maint autre auteur (cf. l'usage que j'ai tenté d'en faire dans un article de la *Revue de Philologie*, t. XLV, p. 149-193 : *Pour mieux comprendre les textes latins; Essais sur la distinction des styles*).

Dans le détail, je ferais bien quelques réserves. M. Laurand donne comme caractéristique du style familier l'emploi des diminutifs, des atténuatifs composés avec *sub-*, et des augmentatifs composés avec *per-*. En ce qui concerne les diminutifs, les relevés que donne M. Laurand ne sont

1. Cf. le compte-rendu des deux premières dans cette *Revue*, t. IV, p. 268.

probants que si on les considère en bloc; à examiner les termes dans le détail, on constate que maints d'entre eux ont perdu leur valeur de diminutifs et leur qualité de mots familiers, ainsi *articulus*, *scrupulus*, *sigillum*, *circulus*, *aculeus*, etc. Au reste, je crois bien que le caractère essentiel de ces mots est moins d'être familiers que d'être « affectifs », et ils doivent être appelés à déterminer le ton du style plus que le « niveau social » de la langue. Les réserves que fait M. Laurand lui-même (p. 270) auraient sans doute plus de portée si elles étaient fondées sur des listes interprétatives. Quant aux composés avec *per-*, c'est moins leur qualité de mots familiers que leur caractère artificiel qui doit nous frapper. Ce sont, à vrai dire, des mots ébauchés, des « formations ouvertes », à peu près comme nos mots en *archi-* et *super-*, qui peuvent être, selon les cas, ou familiers (superchic, archifaux), ou techniques et savants (superphosphate, archidémontré), en tout cas, forgés le plus souvent pour un besoin occasionnel plutôt que créés pour prendre place dans le vocabulaire normal. Ce caractère d'ébauches est marqué en latin par le fait que ces composés se prêtent aux tmèses (*per*, *inquam*, *mihi gratum*) et échappent le plus souvent aux lois de l'apophonie (cf. l'hésitation attestée par Lucilius entre *pertaesum* et *pertisum*). C'est ce caractère artificiel, cette allure de néologismes, plutôt, semble-t-il, que l'apparence de la familiarité qui exclut ces formations des passages de style soutenu.

Je ne dirai rien de l'appendice I : Esquisse de l'histoire du « cursus ». Cette réédition d'un chapitre déjà ancien ne vise qu'à dégager, au milieu d'innombrables incertitudes, quelques faits établis d'une manière indiscutable (p. 353). Pour le reste, le temps est bien éloigné, comme le dit lui-même M. Laurand, où la science pourra tracer dans tous ses détails l'évolution des clausules depuis le premier siècle jusqu'aux temps modernes. Mais on sait que M. Laurand est un des savants qui auront le plus fait pour mettre au point les problèmes si délicats de la prose métrique; l'histoire esquissée ici fournit, en même temps qu'une initiation aux non-spécialistes, un point de départ à ceux qui voudront poursuivre les recherches abordées dans cette Revue par MM. A. W. de Groot et F. Novotny, poursuivies par MM. P. Collinet et M. G. Nicolau, en mettant à profit la riche bibliographie que doit publier prochainement M. Laurand lui-même.

L'appendice II est la partie la plus remaniée de cette réédition. Il contient un vocabulaire complet de Cicéron, pourvu des indications nécessaires pour faire la comparaison avec le vocabulaire particulier des Discours et avec celui des poèmes. Il nous fournit ainsi un moyen non pas seulement de contrôler les observations présentées par M. Laurand au cours du livre, mais encore une occasion d'aborder un ordre de recherches assez nouveau, celui qui concerne les exclusivismes de vocabulaire. Cicéron est un des auteurs les plus éclectiques, et celui peut-être qui a su le mieux tirer parti de toutes les ressources de la langue. Comment se fait-il

qu'il manque à son vocabulaire des mots usuels comme *aboleo*, *abolesco* et *abolitio*, qui auront une telle fortune, *absimilis* et *absisto*, qui sont dans César, *agilis* et sa famille? pourquoi n'emploie-t-il pas *alioqui*, alors qu'il connaît *ceteroqui*? *exterior*, alors qu'il emploie *interior*?...

Si soigneusement fait et revu que soit ce vocabulaire, il ne faudra cependant pas en user sans précautions, vu les difficultés de toute sorte que présente le classement des mots fléchis et des composés. Par exemple, *interior* y figure, alors que *exterior* n'y est pas, ce qui paraît bien conforme aux faits; mais ni *anterior* ni *posterior* n'y sont, alors que le second au moins doit être cicéronien; *reuera* n'y est pas, sans doute parce qu'on le suppose analysé en *re-uera*; *postquam* s'y trouve naturellement, mais pourquoi n'y trouve-t-on pas *posteaquam*, qui est si caractéristique de l'usage cicéronien? Ces réserves faites, on n'en finirait pas d'imaginer les problèmes que pose le seul examen rapide de ce vocabulaire.

M. Laurand ne craint pas de consacrer son temps et sa peine à des tâches ingrates, pourvu qu'elles soient une préparation au travail scientifique. Il faut se féliciter de la réédition de ces études qui, avec des vues personnelles, ingénieuses, suggestives, nous apportent les moyens de pousser la science de la langue et du style bien au delà des limites du cicéronianisme.

J. Marouzeau.

H. W. Prescott, *The development of Virgil's art*. The University of Chicago Press, 1926.

Les 490 pages de ce volume sont consacrées aux œuvres de Virgile, à celles qu'on ne lui prête qu'avec hésitation, les œuvres de jeunesse, et à celles de sa maturité. L'étude de l'*Énéide* y occupe naturellement un espace privilégié, environ les trois quarts de l'ouvrage. M. Prescott, s'inspirant, comme il le dit dans sa préface, du travail de Richard Heinze, *Virgils epische Technik*, analyse la matière traitée par Virgile et s'efforce de caractériser la manière du poète en chaque occasion. Nous saluons tout d'abord au passage de vieilles connaissances : l'état du monde romain au commencement de l'Empire et les efforts faits par Auguste pour ranimer l'esprit de la Rome primitive; puis la légende d'Énée à toutes ses phases, depuis le temps de l'*Iliade* jusqu'à celui des sanctuaires de Vénus en Sicile. Nous reconnaissons avec l'auteur que certains épisodes de l'épopée ont leur modèle dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Tout cela n'est évidemment pas très nouveau. Mais le lecteur aurait tort de se décourager, car, dans les chapitres consacrés à l'histoire de Didon, à la chute de Troie, aux voyages d'Énée, etc., il trouvera à recueillir des glanes intéressantes. Il est ingénieux, par exemple, d'avoir remarqué que la substitution d'Anna à la traditionnelle nourrice placée par les Grecs auprès des grandes amoureuses, Médée, Phèdre, etc., relève le drame et en écarte

un élément familier, tout proche du comique, que Virgile a jugé indigne de la gravité romaine. Le rôle d'Apollon, le dieu prophète dont les oracles ont, par la bouche des Pénates, d'Hélénus, des Harpies, de la Sibylle, guidé Énée vers le siège de la Rome future, se justifie mieux encore lorsqu'on sait que les Grecs vénéraient en lui le dieu de la colonisation En maint endroit, M. Prescott analyse le système complexe que forme presque en chaque point l'entre-croisement de la tradition littéraire, des souvenirs romains et de la personnalité virgilienne. Ces remarques souvent piquantes sont malheureusement enveloppées — j'allais dire perdues — dans un développement où l'on souhaiterait plus d'arêtes et de nervures. Les yeux, qui à chaque réflexion curieuse se reportent instinctivement au bas des pages, désireux de références, sont déçus. Pourquoi ce dédain de la documentation? Après tout, ce livre atteindra probablement le public qu'il recherche et fera connaître Virgile à ceux qu'aurait rebutés un appareil scientifique et des citations dans la langue originelle. Ils y trouveront une vue d'ensemble large, sinon systématique et complète, sur ce qu'aujourd'hui le monde savant pense et sait de Virgile.

A. GUILLEMIN.

S. PILCH, *De Augusti laudibus apud Horatium*. Leopoli, Soc. Phil., 1926, p. 17.

Il semble que soit évanouie enfin la manie de dénigrement qui a pendant un certain temps présidé à nos jugements sur l'antiquité. Cicéron est redevenu un grand homme, et voici qu'Horace commence à émerger du mépris où l'on a longtemps tenu son caractère. Nous pourrions, il est vrai, rendre les anciens eux-mêmes responsables de ces injustices, car ce sont souvent leurs propres calomnies que nous acceptons des deux mains. Nous voyons trop facilement en Horace l'*Epicuri de grege porcus*, le joyeux compagnon qui noie les soucis dans les coupes, oubliant que les coupes contenaient sans doute un vin généreux, mais réglementairement trempé d'une fois et demie ou deux fois autant d'eau. Ce sujet pourrait nous mener loin. Qu'il nous suffise aujourd'hui de remercier M. Pilch de nous présenter un aperçu d'ensemble des jugements qui commencent à dominer la littérature et, après Teuffel, Schanz, Gardthausen, Seeck, Ferrero, etc, de nous montrer en Horace un converti de l'Empire, sans doute, mais un converti sincère, amené à l'admiration d'Auguste non par son égoïsme, mais par l'amour de son pays.

J.-L. PERRET, *La transmission du texte de Juvénal*. Helsingfors, Akademiska Bokhandeln, 1927.

C'est à l'étude de M. Knoche, précédemment analysée[1], que nous de-

1. Cf. cette Revue, p. 208.

vons l'apparition de celle de M. Perret. Non pas, comme il le dit dans son introduction, que cette seconde étude ait été rapidement improvisée, loin de là. Mais M. Perret eût peut-être persévéré plus longtemps dans le travail de bénédictin auquel il s'appliquait depuis les environs de 1920, si les conclusions de son collègue de Kiel ne l'eussent incité à produire les siennes. Il collationnait en effet les manuscrits de la Laurentienne se rapportant à la tradition de Juvénal. Cette collation fournit la matière de ses premiers chapitres : description des manuscrits — les variantes — le texte — l'aspect extérieur des manuscrits — comparaison avec les manuscrits déjà connus. Au chapitre VI, il aborde la question des deux recensions de Juvénal et discute les conclusions de M. Knoche Comme lui, mais pour d'autres raisons, il se plaint de l'imprécision et du mauvais choix du sigle ω. « Il serait fort étrange, dit-il[1], que le copiste de l'ancêtre ω ait fait figurer dans son texte une partie essentielle des variantes interlinéaires ou marginales de l'archétype tandis que le scribe de l'original π aurait recopié surtout les bonnes leçons. » Concevoir ainsi la relation des ancêtres π et ω, c'est sans doute simplifier la question à l'excès; mais est-ce bien ainsi que M. Knoche la conçoit? De ce point de vue, ayant accepté le sigle π qui représente une lignée assez nette, M. Perret estime que le sigle ω ne représente qu'une matière confuse. Il voit une seconde simplification arbitraire dans la théorie que les interpolations se seraient transmises de manière que ω seul en fût contaminé. Ces erreurs, selon lui, tiendraient toutes à la même cause; la supposition gratuite de l'existence d'un archétype ω. Aussi M. Perret conçoit-il l'arbre généalogique de la tradition de Juvénal tout autrement que M. Knoche. De l'archétype Φ, qu'il place comme M. Knoche à l'origine, auraient dérivé peu à peu, d'une part, π pur et, d'autre part, π + ω (ω désignant une certaine masse d'impuretés introduites par les copistes). La première recension est nettement représentée par le *Montepessulanus* et ses congénères. La seconde se serait divisée à l'époque carolingienne en deux rameaux, l'un aboutissant à ce que M. Perret appelle la recension Z, dont la caractéristique est de présenter les satires 15 et 16 en ordre interverti et d'ignorer la division en livres, l'autre allant se fondre avec un rameau issu de π pour donner les *codices mixti*. Dans cette manière de voir, Z d'une part et l'élément non-π des *codices mixti* seraient deux dégradations différentes de l'élément π + ω et ω n'aurait qu'une existence conceptuelle. Tel est, si je ne me trompe, le point essentiel de la controverse.

L'étude de M. Perret ne porte, comme on le voit, que sur les relations des diverses branches de la tradition. Elle laisse de côté le problème de la double édition de Juvénal, dont les données ont été si clairement ex-

1. P. 80.

posées par MM. de Labriolle et Villeneuve à la page xxv de leur édition de Juvénal et auquel M. Knoche n'a apporté, semble-t-il, qu'une solution provisoire. D'ailleurs, la question n'est pas close et, sans doute, M. Knoche répondra-t-il au travail de M. Perret par une nouvelle mise au point de sa pensée.

A. GUILLEMIN.

J. HAMMER, *The military and political career of M. Valerius Messala Coruinus*. Columbia University Press, New-York, 1925.

M. J. Hammer nous promet une étude complète en quatre parties sur le panégyrique de Messala, par lequel commence le quatrième livre du *Corpus Tibullianum*. La première partie, qu'il livre aujourd'hui au public, est consacrée à la carrière militaire et politique du héros. Ce grand personnage a joué un rôle très important vers la fin de la République. A peu près de l'âge du fils de Cicéron, il est passé après Philippes du parti de Brutus et Cassius à celui d'Octave. Après avoir été chargé de commandements dans les guerres contre Sextus Pompée, d'Orient et d'Aquitaine, il a dépensé la fin de sa vie dans les grandes charges, reconstruction de la voie Latine, curatelle des eaux, préfecture de la ville, etc. Cette biographie pose à la critique un certain nombre de problèmes que M. Hammer examine pièces en main, c'est-à-dire en envisageant les solutions diverses ou opposées qui leur ont été données. Les historiens liront certainement avec intérêt cette discussion nourrie de dates et de faits. Je n'en signalerai que les idées qui m'ont paru le plus curieuses. Obéissant aux suggestions de J. P. Postgate, M. Hammer suppose que Tibulle, l'ami intime de Messala, ne l'a cependant suivi ni en Aquitaine, ni en Orient, comme on l'avait cru sur la foi de l'élégie 1-7 et, en particulier, des vers 9 et suiv. Si certaines manières de parler ont égaré les conjectures, c'est qu'on n'y a pas reconnu la rhétorique et la poétique du genre « éloge ». Par d'ingénieux rapprochements de textes, M. Hammer montre que la « couleur » géographique s'imposait dans les éloges de généraux, mais que cette couleur s'empruntait bien plutôt aux représentations figurées qui ornaient les cortèges triomphaux qu'à une connaissance réelle du pays. Il étudie ensuite la valeur particulière du mot *testis* en poésie et établit que ce mot représente un « cliché » qui n'atteste nullement la présence réelle de l'individu. Cette page d'histoire des mœurs m'a paru doublement intéressante; d'abord, parce qu'elle ajoute une nouvelle énigme à celles par lesquelles l'antiquité semble narguer notre moderne curiosité; après l'exil d'Ovide, celui de Juvénal, voici que les expéditions militaires de Tibulle s'ornent d'un point d'interrogation; ensuite, parce qu'elle nous invite une fois de plus à tenir compte dans l'interprétation des faits antiques de la profonde différence de mentalité

qui crée entre nous et ceux d'autrefois un véritable hiatus. Ici encore, nous voyons la tradition héréditaire absorber et, par conséquent, dissimuler les réalités individuelles. Que d'erreurs n'ont eu d'autre cause que l'imprudence avec laquelle nous prêtons aux anciens les processus de notre sensibilité moderne et nos procédés d'exposition! Cette discussion fût-elle la seule partie intéressante de l'étude de M. Hammer — qui en contient beaucoup d'autres — on devrait lui être reconnaissant de l'avoir entreprise et souhaiter une prompte apparition aux compléments qui doivent la suivre.

A. GUILLEMIN.

J. P. CHRISTOPHER, *S. A. Augustini De catechizandis rudibus liber unus*. The Cathol. Univ. of Amer. Washington, 1926.

Même si l'on veut s'en tenir au terrain de l'histoire et de la philologie — qui est, si je ne me trompe, celui de M. Christopher — c'est un petit livre bien intéressant que le *De catechizandis rudibus*. Ce manuel du catéchiste est vivifié par l'âme tout entière de saint Augustin, par ses connaissances de lettré et ses goûts d'artiste, par sa sensibilité toujours en éveil et son zèle sacerdotal; il est éclairé par le reflet direct de cette Afrique tumultueuse où la civilisation romaine avait pris de si curieux reliefs et où florissait la végétation des hérésies. Que de choses inattendues à découvrir aux alentours de ces pages et à grouper pour y projeter la lumière! M. Christopher le sait bien et nous en avertit dans sa préface. Malheureusement la tâche, trop lourde, exigeait des sacrifices, et tailler dans une si riche matière était un effort douloureux, j'allais dire cornélien. C'est l'héroïsme qui a manqué à M. Christopher : pour n'avoir voulu renoncer à rien, il n'a pu arriver à tout étreindre. A rien? je me trompe : un seul point de vue n'a pas été abordé dans ce commentaire encyclopédique, celui de l'établissement du texte; une ligne de la préface nous avertit qu'il est emprunté aux Bénédictins. Mais alors, pourquoi ici ou là, p. 133, par exemple, signaler que certains éditeurs lisent différemment le traité? Ce renseignement donné sans autre commentaire est inutile, donc superflu. La langue du traité est, comme chacun sait, un mélange du latin classique avec un vocabulaire et des tournures beaucoup plus évoluées. Elle pouvait à elle seule fournir matière à une étude plus ample que ne le comportaient les dimensions de l'ouvrage. Alors, pourquoi accumuler dans un espace d'autant plus précieux qu'il était plus restreint les règles élémentaires de la syntaxe classique, telles que les connaît un élève de première moyen, depuis celles de la conjonction *quamquam* (p. 154) jusqu'aux variations du mode appelé par les relatifs indéfinis (p. 190). Je ne m'appesantis pas sur des surprises et des étourderies inévitables dans une œuvre de longue haleine; tout de même, cer-

taines de ces surprises, trop visibles pour le lecteur, auraient dû l'être pour l'auteur. Si *uel* peut être l'équivalent de *et*, comment peut-il être en même temps celui de *nec* (p. 136)? Est-ce un exemple de l'identité des contradictoires? Un rapprochement avec l'emploi de *aut* dans les tournures interrogatives et négatives s'imposait, en même temps que l'étude de l'évolution de ce point de syntaxe. Certains accidents sont peut-être plus regrettables, par exemple, p. 156, l'étymologie : *beatificare* = *beatus* + *ficare*; que peut bien représenter ce monstre? Le recours à l'antiquité est continuel et l'on en serait reconnaissant à M. Christopher s'il était probant. Mais ici encore, c'est trop ou trop peu. A l'occasion de la fatigue que saint Augustin veut éviter au catéchumène est citée la rhétorique à Hérennius (p. 142). Pourquoi ceci et non cela? Le danger de fatiguer les auditeurs et en particulier le tribunal était un lieu commun des *artes oratoriae*. Quant aux trois types d'auditeurs prévus pour le diacre Deogratias, ce sont des personnalités bien caractérisées du v^e^ siècle; le grand évêque les a coudoyées à l'école ou dans la vie et dans ses recommandations on sent percer, soit ses sympathies, soit l'agacement de ses nerfs prompts à l'émotion. Qu'ont-ils de commun avec les trois groupes de lecteurs de Lucilius rappelés dans le *De oratore* (cité p. 181), division inspirée au satirique par les considérations les plus théoriques de la doctrine stoïcienne? Le rapprochement cette fois est plus qu'inutile, il est inexact.

Je m'excuse de signaler aussi nettement l'insuffisante mise au point d'un ouvrage qui témoigne de si abondantes connaissances. Avec l'érudition dont il fait preuve, le jour où il voudra se limiter et déterminer plus nettement son objectif, M. Christopher apportera aux études augustiniennes un excellent tribut. Et n'est-ce pas déjà faire l'éloge d'un auteur qui a visé trop haut, que de dire de lui avec Sénèque et Ovide : *etiam si non tenuerit, magnis tamen excidit ausis*?

A. GUILLEMIN.

St. ŠKERLJ, *Syntaxe du participe présent et du gérondif en vieil italien, avec une introduction sur l'emploi du participe présent et de l'ablatif du gérondif en latin*. Bibl. de l'École des Hautes-Études, fasc. 249. Paris, Champion, 1926, XXII-290 pages.

Ce mémoire important, qui a été présenté par l'auteur comme thèse de l'École des Hautes Études, concerne essentiellement la syntaxe du participe présent et du gérondif en vieil italien. Mais l'auteur a jugé à propos d'étendre le champ de sa recherche, et il a fait précéder son étude principale déjà fort large [elle occupe plus de 200 pages in-folio à lignes pleines et serrées] d'une étude préliminaire elle-même fort importante [elle occupe près de 100 pages] sur l'emploi du participe présent et de

l'adjectif du gérondif en latin. Cette extension du sujet est indiquée dans le titre du travail, où l'auteur à tenu à montrer qu'il avait fait leur place aux origines. Mais ce qu'il n'a point indiqué, et qui est intéressant, c'est que, non content d'examiner les phénomènes du vieil italien en relation avec ceux de la langue mère, il les a aussi examinés en relation avec ceux des autres langues romanes pendant la même époque. Il est résulté de cette façon courageuse d'entendre le sujet que le travail se présente sous la forme d'une enquête extrêmement vaste; et même si l'on tient compte que, pour le latin, l'auteur était aidé par les travaux de M. Marouzeau sur le participe présent et de MM. Weissweiler et Tammelin sur le gérondif, il faut cependant reconnaître qu'il lui a fallu, pour le seul dépouillement des textes, une très laborieuse patience.

Mais l'auteur a d'autres mérites, et d'une espèce plus rare. S'il a étendu largement sa recherche, c'est par désir de comprendre; et au cours de toute son étude on sent une curiosité attentive à s'expliquer les faits et à se les représenter avec clarté dans le détail et dans l'ensemble. Ses analyses sont minutieuses, presque trop minutieuses; il multiplie les exemples, presque à l'excès. Aussi a-t-on parfois l'impression d'aller un peu lentement aux conclusions; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on doit louer sa prudence méticuleuse et cette probité qui met le lecteur en état de contrôler à chaque instant la moindre affirmation de l'auteur. Au reste, dans son examen scrupuleux des faits, l'auteur apporte une finesse d'esprit qui, par elle seule, a sa valeur. Cette qualité, dans la partie consacrée au latin, se manifeste moins par la nouveauté des explications que par la discussion des explications antérieures et par le tri qui en est fait; peut-être aussi, en cette même partie, la place est-elle faite trop large à l'élément logique, trop étroite à l'élément analogique. Mais la partie romane, qui se prêtait naturellement mieux à la recherche des explications historiques, abonde en remarques originales, souvent pénétrantes, qui s'inspirent d'un sentiment très sûr de la vie des langues, par exemple en ce qui concerne les vicissitudes de la lutte entre les formes concurrentes, influence de la syntaxe française sur la syntaxe italienne, influence du latin sur certains écrivains italiens, etc. L'intérêt principal de l'ouvrage sera de faire apparaître comment le participe présent, menacé dès le latin ancien, sauvé dès le latin classique, comme l'a montré M. Marouzeau, par des influences savantes, a fini par prévaloir, en dépit des concurrences, dans l'ensemble des langues romanes.

E. Faral.

Victor Chapot, *Le monde romain*. Bibliothèque de synthèse historique, l' « Évolution de l'Humanité », dirigée par H. Berr, vol. XXII, in-16,

503 pages, 12 cartes et 2 pl. hors texte. Paris, la Renaissance du Livre, 1927.

Le livre de M. Chapot est un de ces travaux dont il convient d'être extrêmement reconnaissant à leur auteur. Œuvre toute d'abnégation, méthodique, régulière, modeste, dans laquelle la personnalité de l'auteur s'efface volontairement pour ne pas risquer de projeter une ombre sur le sujet; œuvre qui vise, avant tout, à l'utilité du lecteur, et qui s'est proposé d'apporter, sur le plus grand nombre de points possible, le plus de renseignements possible, les plus clairs, les plus nets et les plus sûrs. On prendra l'habitude de recourir souvent à ce livre précieux et l'on s'en trouvera bien.

« Le monde romain » représentait un sujet extrêmement vaste que l'on pouvait traiter en se plaçant aux points de vue les plus divers, mais que l'on ne pouvait guère songer à épuiser. C'est cependant ce qu'a fait M. Chapot. Il n'a pas cherché le raccourci; il a entrepris consciencieusement le tour de tout son domaine. Dans le temps, il a pris le monde romain dès sa constitution au milieu du IIIe siècle avant notre ère et il le suit jusqu'à son effondrement. Dans l'espace, il parcourt successivement les diverses provinces pour en retracer l'histoire. Un tel circuit, en cinq cents pages, impose naturellement une allure assez rapide. L'exposé est sommaire, mais rien n'y est oublié; l'exactitude ni la précision ne se trouvent jamais sacrifiées.

Une première partie présente, en moins de cent pages, toute l'histoire de l'expansion romaine depuis 146 avant notre ère jusqu'au milieu du IIe siècle de notre ère. Puis vient, dans une deuxième partie, l'analyse des rouages gouvernementaux dans l'ensemble des provinces (p. 87-133). On y trouve l'essentiel sur l'histoire de l'armée romaine, de la marine, des finances et les grandes lignes de l'organisation provinciale et municipale. L'essentiel du livre en est la troisième partie, de beaucoup la plus longue (p. 135-469). Elle s'intitule *La vie régionale*. C'est là que M. Chapot esquisse l'histoire particulière de chacune des grandes provinces du monde romain. Quinze pages sont ainsi accordées à l'Italie, douze à la Sicile, autant à la Corse et à la Sardaigne, vingt à la Grèce, trente à l'Asie Mineure, autant à la Syrie, Palestine et frontière de l'Euphrate, cinquante à l'Égypte, autant à la Gaule et à la frontière de Germanie, trente à la Bretagne, aux régions danubiennes et aux provinces latines d'Afrique. Tout est réglé et méthodique; une volonté calme, maîtresse du sujet, a ordonné les proportions de chaque chapitre. M. Chapot ne se laisse jamais entraîner hors de la voie qu'il s'est tracée. Il montre tout ce que l'on doit voir, clairement mais rapidement. La fantaisie n'est pas admise, on ne perd pas de temps à des considérations ni à discuter. Pour

complément d'information, une référence vous renvoie au bon auteur. Rien de superflu, mais tout l'essentiel.

« Comme tableau d'ensemble du monde romain, rien de ce genre n'a été tenté », dit très justement M. Chapot dans son *Introduction*, « depuis l'œuvre magistrale de Mommsen, qui remonte déjà à une quarantaine d'années. » Nous savons tous par expérience quels services rendaient ces derniers volumes de l'histoire romaine traduits, je crois, par MM. Cagnat et Toutain. Ces mêmes services, l'*Empire romain* de M. Chapot les rendra désormais. Il a l'avantage, remarque lui-même l'auteur, « de disposer d'un matériel documentaire singulièrement enrichi et offrant cet indiscutable mérite d'une objectivité plus grande que celle des sources où puise l'histoire générale. Recueillies sur place en majorité, les données de chaque problème ne nous laissent pas tributaires des traditions écrites que l'esprit de parti a constamment faussées ». M. Chapot oppose ainsi aux textes historiques, dont on sait, en effet, la très médiocre valeur et qui, d'ailleurs, ne disent presque rien des provinces, les inscriptions dont le trésor s'est, en effet, considérablement accru depuis Mommsen et les renseignements de l'archéologie dont on a appris à mieux se servir. Il ne donne évidemment le détail ni des trouvailles archéologiques ni des textes épigraphiques, mais il renvoie toujours avec le plus grand soin au travail le plus récent où l'on trouvera la base de son exposé. Chacun de ses chapitres constitue ainsi un précieux répertoire. On y apprend beaucoup et l'on a la satisfaction de penser qu'à l'occasion on trouvera, dans le livre de M. Chapot, les premiers renseignements sur toutes les questions qui peuvent se poser.

Parmi les provinces, il en est que M. Chapot connaît tout particulièrement et pour lesquelles il n'a guère qu'à résumer ses travaux antérieurs. Ce sont l'*Asie Mineure*, à laquelle était consacré son diplôme de l'École des Hautes Études[1], et la *Frontière de l'Euphrate* qui fit le sujet de sa thèse de doctorat[2]. C'étaient, l'un et l'autre, de gros volumes qui demeurent fort estimés et toujours très consultés. Devant ces chapitres où M. Chapot est maître, il serait inutile de chercher à éprouver la sûreté de son information. Après m'être beaucoup instruit à parcourir avec lui les nombreuses provinces peu ou mal connues, j'ai regardé d'un œil particulièrement critique l'histoire de celle avec laquelle j'ai quelque accointance, la Gaule.

L'examen des pages qui lui sont consacrées m'a fait mieux com-

1. *La province romaine proconsulaire d'Asie depuis ses origines jusqu'à la fin du Haut-Empire*, dans *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sciences hist. et phil.*, fasc. 156 (1903).

2. *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 99 (1907).

prendre toute la difficulté de la méthode adoptée par M. Chapot. Ce qu'il nous donne est un résumé. Or, il est relativemment facile de résumer une histoire dont les grandes lignes sont connues, il en va tout autrement d'une histoire telle que celle des provinces du monde romain. On y aperçoit bien, de temps en temps, quelques faits, au hasard des textes historiques, des inscriptions ou des fouilles. Mais quelle est la place de ces faits dans l'ensemble, quelle en est l'importance, comment se relient-ils les uns aux autres? La réponse, la plupart du temps, suppose de minutieuses analyses et de longues discussions. Tout cet apparat est un luxe que M. Chapot ne pouvait se permettre. Il en est donc réduit à « masser » pour ainsi dire. Une phrase doit suffire pour un fait; une phrase, si habile soit-elle, ne donne pas toujours une image adéquate du fait. Par exemple, il y eut en Gaule, au début du règne d'Auguste, des troubles qui paraissent avoir été assez sérieux et avoir agité une partie considérable du pays. Il est probable que les Gaulois ne voulaient admettre ni le cadastre ni le système des impôts romains. « Agrippa », dit simplement M. Chapot, « convertit à l'obéissance les Aquitains encore défiants. » L'euphémisme est aimable; la réalité dut l'être moins. Un peu plus loin, à propos des guerres contre les tribus des Alpes qui qui durent avoir quelque importance et présenter de sérieuses difficultés, si l'on en juge par l'imposant trophée qui, à la Turbie, avait célébré la victoire, M. Chapot dit simplemeut : « Auguste résolut dans la région des Alpes un problème en suspens. Il y fallut près de vingt ans... » L'historien du monde romain voit les choses de haut. Il ne pouvait sans doute faire autrement, étant donnée l'étendue qu'il voulait embrasser d'un regard. Mais, de si haut, on n'aperçoit plus les hommes ni les ombres de la terre. Tout devient schéma. — « Galba », indique ailleurs M. Chapot, « prodigua ses faveurs à la Narbonnaise et outragea les Celtes du Nord qui acclamèrent Vitellius. » Ces « outrages » aux Celtes du Nord ne sont qu'un signe, symbolisant pour ainsi dire, bien des mesures de détail, en partie d'ailleurs assez obscures, sur lesquelles l'auteur ne pouvait, certes, pas insister. Mais n'est-ce pas surtout la peur de l'armée du Rhin toute voisine qui fit acclamer Vitellius? Réduite à cette sécheresse, l'histoire perd une bonne part de son intérêt humain, de sa valeur dramatique, de sa portée éducative. Elle devient de l'érudition en comprimés... Et puis les liaisons établies *brevitatis causa* entre des faits à peu près du même ordre et sensiblement contemporains, si logiques soient-elles, correspondent-elles bien à la réalité ? Que d'hésitations soulèvent trois lignes telles que celles-ci : « Septime-Sévère ne se souciait pas d'imprimer aux provinces une marque uniforme. Loin de blâmer les survivances des vieilles pratiques indigènes, il contribua à les réveiller. On voit les lieues gauloises devenir sous son règne des mesures officielles. » Le fait

est exact; l'interprétation l'est-elle également? Ne dépasse-t-elle pas en tout cas de beaucoup le fait de l'indication des *leugae* sur les milliaires? Mais comment éviter de tels inconvénients lorsqu'il vous faut, en cinquante pages, faire toute l'histoire de la Gaule romaine.

J'admire la force de volonté avec laquelle M. Chapot s'en est tenu à son plan austère; j'admire l'étendue et la sûreté de sa science historique. Son livre est solide et sûr; je ne crois pas qu'on puisse le prendre en défaut; il est d'un fort bon historien. Je ne trouverais à lui reprocher qu'un excès de qualités et l'absence trop complète de ces incertitudes, de ces disproportions, de ces mouvements d'émotion qui font sentir l'homme sous le savant.

Un peu avant le *Monde romain*, juste à temps pour que M. Chapot ait pu l'introduire, avec un numéro *bis*, dans sa bibliographie, a paru l'*Histoire économique et sociale de l'Empire romain* de M. Rostovtzeff. On ne saurait imaginer un contraste plus profond que la différence entre ces deux livres; ils se complètent d'ailleurs ainsi fort heureusement l'un l'autre, comme une plaine unie et sans accident complète une région de montagnes avec ses sommets et ses trous. Le livre de M. Chapot restera, pour quiconque s'occupe de l'antiquité romaine, le sage ami prompt à vous renseigner et en qui on peut avoir toute confiance.

Exploration archéologique de Délos faite par l'École française d'Athènes. Fasc. 9 : *Description des revêtements peints à sujets religieux*, par Marcel Bulard. Paris, de Boccard, 1926, petit in-fol., 224 pages; 26 pl.

Marcel Bulard, *La religion domestique dans la colonie italienne de Délos, d'après les peintures murales et les autels historiés*. Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 131. Paris, de Boccard, 1926, in-8°, 548 pages; 3 pl. — Thèse, Paris, 1927.

Il fut un temps, pas encore bien lointain, où les Athéniens, c'est-à-dire les membres de l'École française d'Athènes, affectaient, pour le « romain », c'est-à-dire pour les monuments d'époque romaine, un grand dédain. Les fouilles de Délos ont changé cela. Peu après la thèse de M. P. Roussel consacrée à *Délos colonie athénienne* est venue celle de M. J. Hatzfeld sur les *Commerçants italiens à Délos*. Celle de M. Bulard rentre entièrement dans le cycle des études latines. Tous les sujets peints sur les autels et sur les murs des maisons exhumées à Délos sont romains et romains par tous leurs détails; ils nous apportent les renseignements les plus précis et les plus nouveaux sur la vieille religion domestique des familles romaines et éclairent d'un jour inattendu les peintures à sujets religieux depuis longtemps connues, mais insuffisamment comprises, de Pompéi.

Les deux importants volumes que publie M. Bulard à la date de 1926

représentent le développement et la mise au point définitive d'un mémoire fort remarqué paru en 1908 dans les *Monuments Piot : Peintures murales et mosaïques de Délos*. Les fouilles avaient, depuis 1907, apporté un notable complément de documents. Bien des points, indiqués comme obscurs par M. Bulard en 1907, avaient été abondamment discutés depuis. Il semble bien que M. Bulard ait patiemment attendu, pour donner son étude définitive, d'en avoir lui-même trouvé la solution décisive. Le travail possède, en effet, toutes les qualités d'une œuvre longuement mûrie. Sur un sujet déjà traité par l'auteur lui-même, il apporte des solutions en majeure partie nouvelles.

Le nouveau fascicule de la grande publication de Délos est un catalogue admirable aussi bien par sa présentation et ses illustrations, dues en majeure partie au pinceau de M. Bulard, que par son texte. La description suit l'ordre topographique et analyse maison par maison les peintures qui décorent les différentes couches de stuc dont étaient revêtus les autels placés devant la porte des maisons, les niches qui souvent les surmontent et les murs avoisinants. Mais cette promenade à travers les ruines est précédée de trois importants chapitres d'observations générales sur l'emplacement occupé par les monuments du culte domestique, sur leur aspect et surtout sur l'exécution des peintures, exécution rapide et souvent assez sommaire, qui ne relève jamais du grand art, mais qui ne manque non plus jamais de style, essentiellement décorative et animée d'une entraînante facilité. Trop rarement, par malheur, l'extrême dégradation des monuments permet une impression d'ensemble. Il ne s'agit, la plupart du temps, que de fragments dont les planches en couleur, à la fin du volume, traduisent heureusement le caractère. M. Bulard décrit en précisant les détails : il discute, il explique, mais il renvoie pour l'interprétation au volume d'exégèse et de doctrine qu'est le second volume. Vice versa, il est difficile de lire l'étude sur la religion domestique sans avoir sous les yeux la description des peintures de Délos. C'est bien, comme le dit M. Bulard, le rapprochement de tous ces monuments figurés qui rend possible l'intelligence de la religion que pratiquaient, à titre privé, les habitants des maisons de Délos. Voici donc une recherche d'histoire religieuse fondée essentiellement sur les monuments figurés. Mise en œuvre par M. Bulard, la méthode apparaît féconde.

Cette exégèse fait l'objet du second volume. L'ouvrage se divise en deux parties, d'abord une longue analyse qui groupe en seize chapitres les différents sujets représentés sur les autels et les murs de Délos, puis deux chapitres de synthèse, des observations générales sur les images peintes et sur les croyances des fidèles.

La principale et la plus fréquente des scènes figurées sur les autels de

Délos est une cérémonie célébrée devant un autel par un nombre variable de fidèles. C'est, montre M. Bulard, la représentation réaliste et aussi exacte que possible du sacrifice offert au *Genius* par le *paterfamilias*, le jour de son anniversaire. Sur les faces latérales de l'autel, parfois sur le mur voisin, se voit le porc conduit vers l'autel pour y être sacrifié, les préparatifs d'un repas et, très souvent, auprès d'un jambon, d'une amphore et d'une palme, des lutteurs en garde. Nous avons affaire ici, non plus à la fête du *Genius*, mais à celle des *Lar familiaris*, protecteur de la *familia* au sens latin du mot, c'est-à-dire des esclaves. Les jeux représentés sont ceux des carrefours, les *ludi compitalicii* célébrés à Délos par la confrérie des *Compétaliastes*. Tous les détails, longuement analysés par M. Bulard, ne laissent aucun doute à cet égard.

A Pompéi, nous retrouvons couramment le sacrifice devant l'autel familial. Mais il est célébré par le *Genius* lui-même, qui est censé officier à son propre culte. Par contre, les scènes familières et joyeuses de la fête du Lare ont disparu. Plus de lutteurs près de l'autel, mais bien les figures populaires des Lares dansants. Comment expliquer ces différences? C'est qu'entre les peintures de Délos et celles de Pompéi s'intercalent cent cinquante années d'histoire au cours desquelles les associations des carrefours, plusieurs fois supprimées, puis rétablies, se sont finalement trouvées affectées au service des Lares augustaux. Le culte du *Genius* a été ainsi séparé de celui du *Lare*. Durant le même temps s'est développée une interprétation nouvelle des images. Réalistes autrefois, elles sont devenues symboliques, c'est-à-dire que les figures des personnages humains célébrant le culte ont été conçues comme des représentations anthropomorphiques des divinités en l'honneur desquelles le culte était célébré. Le père de famille sacrifiant au *Genius* est devenu le *Genius* lui-même. L'esclave célébrant les jeux en l'honneur du Lare est devenu le Lare. L'origine de cette interprétation devait, du reste, remonter assez haut. Les *Lares ludentes* dont parlait Naevius semblent avoir été des images fort voisines de celles des lutteurs de Délos. Quant aux Lares dansants de Pompéi, il faut y reconnaître, montre bien M. Bulard, la divinisation de ces serviteurs que l'on voit à Délos accomplir, en courant ou en dansant, la lustration autour de l'autel.

La séparation du culte de la maison et de celui de la rue a entraîné une autre conséquence. On s'étonne de trouver à Pompéi des dieux comme Hercule et Mercure associés à l'autel domestique. A Délos, ils se trouvent déjà couramment représentés près de l'autel sur le mur de la maison. Ils y sont bien à leur place, car l'autel est devant la porte de la maison. Hercule, Mercure, montre M. Bulard, sont les défenseurs de la porte. Tel est également le rôle de ce Sylvain chèvre-pied auquel il avait consacré, dans le *Bulletin de correspondance hellénique* de 1923, une si jolie étude

que l'on retrouve résumée ici. Tous ces dieux de la porte, du seuil, des gonds, des limites entre la propriété privée et la rue, ont émigré de l'extérieur à l'intérieur de la maison avec l'autel lui-même, à la suite de la proscription du culte de la rue. Les représentations diverses, animées ou inanimées, qui, à Délos comme à Pompéi, encadrent l'autel, ont eu aussi primitivement une vertu prophylactique. Voici donc bien mis en lumière le lien inattendu qui unit à l'autel du foyer les figurations et les symboles de toutes ces divinités dont l'antique religion protégeait l'entrée de la demeure familiale.

La comparaison constante des peintures de Délos et de Pompéi permet ainsi à M. Bulard d'expliquer le caractère de chacune des images qui s'y rencontrent. *Liber*, identifié plus tard à Dionysos, et *Libera* sont les vieilles divinités de la fécondité familiale, associées depuis longtemps à Cérès, déesse de la fécondité des champs. Le serpent, symbole du *Genius*, s'enroule à Délos autour de l'omphalos et à Pompéi autour de l'autel. Qu'est-ce que cet omphalos ainsi lié au culte familial? Il n'a rien de commun ni avec Apollon ni avec le centre supposé du monde. C'est uniquement la représentation de cette partie de l'autel qui servait à protéger le feu sacré, une sorte de couvercle indispensable, surtout à Délos, à l'extérieur des maisons. Équivalent de l'autel, cet omphalos est le symbole du feu, de Vesta elle-même, qui reçoit et consume les offrandes présentées par le père de famille.

Nous trouvons ainsi autour de l'autel familial tout d'abord le *Genius*, auquel sont plus ou moins identifiés Liber, Libera, Hercule et Junon réconciliés. A sa suite et assez loin après lui vient le *Lare*, protecteur de la *familia*, Lare de la maison et Lare du carrefour, unis à Délos, mais distincts à Pompéi. Autour d'eux se rangent les dieux domestiques, attachés non plus aux habitants de la maison, mais plutôt à la maison elle-même, Hercule de nouveau et tout particulièrement Mercure. Il reste les Pénates, dont le nom est si souvent prononcé, mais la nature si mal définie. Ce sont, montre M. Bulard, les dieux admis dans le sanctuaire privé par le libre choix du maître de la maison. Leur attribution fondamentale ne comporte ni la garde du logis ni la protection de tel ou tel groupe de ses habitants. Chaque famille a traditionnellement les siens, chaque chef de famille peut en adjoindre de nouveaux. Le nombre en est parfois très élevé, surtout à Pompéi. Le lien qui rattache chacun de ces dieux au culte familial apparaît souvent assez ténu. Ce n'est pas là, évidemment, ce que semble indiquer l'étymologie du mot *Penates* (*penus*, *penitus*). Mais, si l'on aperçoit nettement l'évolution qui sépare la religion de Pompéi de celle de Délos, quelles transformations n'est-on pas en droit de supposer entre les plus anciennes croyances italiennes et celles de Délos!

Ce culte familial de Délos présente, cependant, bien des traits singuliè-

rement archaïques et notamment, remarque M. Bulard, un caractère rural bien marqué en opposition avec le milieu urbain dans lequel il est pratiqué. Il forme vraiment la transition entre l'ancienne religion italique, telle que nous pouvons la deviner, et celle de l'époque impériale, telle que nous la révèlent les peintures de Pompéi. Le fait est d'autant plus admirable que ces *Romains* de Délos ne sont guère des Latins, à peine des Italiens, mais plutôt des descendants des Grecs de Grande-Grèce et de Sicile. On ne peut que constater jusqu'à quel point, à la fin du IIe siècle avant notre ère, l'Italie tout entière se trouvait assimilée par Rome.

Notre compte-rendu n'est guère qu'une analyse. C'est qu'en effet le livre de M. Bulard décourage la critique. Sa démonstration se poursuit pas à pas, infiniment souple et nuancée, avec une précision implacable, une attention à laquelle rien n'a échappé, une documentation sans défaillance. On est tenté parfois de trouver un peu longue telle description d'un fragment, dont on ne saisit pas bien l'importance ou la discussion, par exemple, de la position des doigts dans le pancrace ou la lutte simple. Mais l'on s'aperçoit tout à coup, au tournant de la page, que M. Bulard a, en effet, raison d'insister et que c'est de l'extrême détail que jaillit la lumière. Souvent menus, les arguments s'ajoutent ainsi aux arguments et, bon gré mal gré, on ne peut que suivre un raisonnement si complet et se ranger à une démonstration doucement et posément convaincante. Tout de délicatesse et de finesse, plein d'art d'ailleurs jusque dans le style qui est d'une qualité rare, ce livre est vraiment un très beau travail d'archéologie. Cette étude comparative des peintures de Délos et de Pompéi aboutit à des résultats complètement nouveaux et qui semblent bien s'imposer.

Albert GRENIER.

Jérôme CARCOPINO, *Études romaines;* I : *La basilique pythagoricienne de la porte Majeure.* Paris, L'Artisan du Livre, 1927, in-18, 414 p.

La basilique souterraine de la porte Majeure, découverte en 1917, à laquelle M. Carcopino consacre son attachant ouvrage, a été déjà l'objet d'un vaste travail d'exégèse. Dès 1918, M. Fornari, dans la relation provisoire des fouilles publiée par les *Notizie degli Scavi*, attribuait la fondation de la basilique à T. Statilius Taurus, qui se tua sous Claude, en 53, à la suite d'une accusation « de magie et de pythagorisme ». La même année, M. Cumont commentait les sujets mythologiques qui décorent l'édifice et les expliquait par un symbolisme pythagoricien : il estimait qu'aucune découverte, depuis l'exploration des catacombes par de Rossi, n'avait égalé en importance celle de ce monument. L'interprétation pythagoricienne parut compromise en 1920 par une observation capitale

due à M. Densmore Curtis : la scène énigmatique qui décore l'abside ne figure point, comme le pensait M. Cumont, le voyage de l'âme sur l'Océan céleste, mais, en réalité, le saut de Sappho dans la mer de Leucade. Les exégètes recherchèrent alors le sens sacré de ce mythe : en 1923, M. Hubaux proposait ingénieusement de considérer la basilique comme le lieu de culte d'une secte de Baptistes païens, dont la liturgie comportait un « plongeon rituel ». Mais, cette même année, M. Carcopino versait aux débats un beau texte de Pline, qui paraissait prouver que le mythe de Sapho avait place dans l'évangile pythagoricien : ainsi était réhabilitée l'interprétation esquissée par M. Cumont. Enfin la date du Ier siècle, proposée par M. Fornari, contestée par M. Lanciani — selon qui la déclaration de la basilique ne peut dater que du IIe siècle — était confirmée en 1924 par une minutieuse étude archéologique due à Mme Strong. Nous négligeons un grand nombre de mémoires, souvent profitables, dont on trouvera la liste dans l'ouvrage que nous examinons.

A défaut de la publication intégrale des stucs qui ornent la basilique — édition dont l'honneur est réservé à M. Bendinelli — M. Carcopino nous apporte une description détaillée et un commentaire magistral, riche en observations personnelles et fécondes. Il nous invite à méditer, par exemple, sur le troublant synchronisme qu'il nous fait constater entre la création des nouveaux aqueducs qui se croisent à la porte Majeure, construite elle-même en 52, et la catastrophe du propriétaire de la basilique voisine, Statilius Taurus, en 53 : tout se passe comme si l'État, par machiavélisme, avait ruiné Taurus pour l'exproprier et annexer sans indemnité les terrains nécessaires aux travaux publics. Mais, surtout, M. Carcopino a consacré un puissant effort à retrouver la signification allégorique des mythes qui sont représentés sur les murs et les voûtes de l'*atrium*, des trois nefs et de l'abside.

Il est certain, en effet, que la théologie antique avait construit toute une interprétation symbolique de la mythologie; celle-ci devenait, comme l'Ancien Testament pour les chrétiens du moyen âge, une préfiguration de croyances plus nobles. Déjà la signification ésotérique des scènes mythologiques représentées dans les tombeaux, à l'époque impériale, avait été dégagée, en particulier par Mme Strong (*Apotheosis and after life*). Il vaudrait la peine d'étudier comment est née et s'est systématisée chez les anciens cette méthode allégorique. Sur les urnes funéraires étrusques, vers le IIe siècle avant J.-C., nous retrouvons, non sans surprise, certaines des scènes qu'ont reproduites les décorateurs du sanctuaire romain : rapt des Leucippides, enlèvement d'Hélène, crimes d'Oreste; il est vraisemblable que, pour les initiés, ces scènes possédaient un sens secret.

Observons aussi avec quelle complaisance le décorateur du sanctuaire a multiplié l'image de ces génies qui forment comme une classe intermédiaire entre les hommes et les dieux : Amours ou Pygmées, Victoires ou Néréides; pour les initiés, la terre et l'air sont peuplés d'esprits; toute cette démonologie devait curieusement se développer vers la fin du paganisme.

La basilique de la porte Majeure est-elle, comme la désigne M. Carcopino d'une parole frappante, une « église païenne », ou bien une crypte sépulcrale? Cette dernière opinion a été défendue, en particulier, par M. Bendinelli : en avant des portraits, dont certains se voient encore sur les piliers de la basilique, les urnes cinéraires auraient été posées sur des consoles. M. Carcopino a soumis la théorie de M. Bendinelli à une critique très pénétrante, et cependant il me paraît permis d'hésiter encore. Comme il l'a si bien écrit lui-même, « la basilique est enveloppée par l'idée de la mort ». Les stucs de la voûte, rapt des Leucippides, enlèvement de Ganymède, font une allusion évidente à l'affranchissement de l'âme enlevée au ciel, à l'ascension du mort qui devient dieu. Dans aucun monument, dans aucun texte peut-être, les païens n'ont attesté avec une ferveur si émouvante leur foi dans l'immortalité. De plus, frappé de la noblesse et de la spiritualité des croyances pythagoriciennes dont Statilius Taurus et ses amis auraient été les adeptes, M. Carcopino omet les rites magiques, peut-être barbares, auxquels on les accusait de s'adonner. Les pythagoriciens, selon Cicéron, sacrifiaient des enfants, évoquaient les esprits des morts. Négligeons cette légende de sacrifices humains; admettons pourtant que, dans notre étrange monument, les initiés conversaient peut-être avec leurs morts : ainsi la basilique pourrait être à la fois temple et tombeau.

Quant à l'interprétation du grand motif de l'abside, le saut de Sappho, il paraît permis de penser que le curieux texte de Pline (*N. H.*, XXII, 20), découvert et mis en valeur par l'érudition de M. Carcopino, n'a peut-être pas une portée décisive. *L'amour de Sappho pour le Lesbien Phaon! La sotte présomption des mages et des pythagoriciens n'a su qu'inventer tout autour*[1]. Cette interprétation n'est-elle pas légèrement tendancieuse? Pline parle en ce passage d'une herbe magique appelée *candida*, qui fait aimer. « *Ob hoc* et Phaonem Lesbium dilectum a Sappho : multa *circa hoc* non Magorum solum vanitate sed etiam Pythagoricorum ». Et la suite du passage traite uniquement des propriétés de cette herbe. Ce sont donc les vertus de la *candida*, non point les détails du mythe de Sappho, qui, selon Pline, préoccupaient magiciens et pythagoriciens.

1. Carcopino, *op. cit.*, p. 382. — Je vois que des réserves ont été déjà présentées à ce sujet par M. Hubaux, à qui M. Carcopino oppose des arguments subtils (*Revue des Études latines*, V, 1927, 146-147).

Une vie religieuse très intense se développait, au sein du paganisme, chez des confréries secrètes. La découverte de ces cénacles a renouvelé notre connaissance de la religion antique. Qui ne se souvient avec admiration de ce sanctuaire du Janicule, près de la source des nymphes Furrinae, révélé par Gauckler en 1908? Puis ce fut, à Pompéi, la mise au jour de la chambre des mystères, dans la villa Item. Depuis la guerre, on a exploré à Rome d'autres sanctuaires énigmatiques. M. Carcopino promet de leur consacrer de prochaines études. Prions-le de mettre à la disposition des archéologues une reproduction complète, s'il est possible, de ces images sur lesquelles l'esprit se passionne, et ayons confiance en lui pour qu'il nous découvre le sens des croyances évanouies. L'ouvrage qu'il vient de consacrer à ces sujets pleins de merveilles est une contribution de premier ordre, moins encore peut-être à l'histoire du paganisme qu'à celle des origines chrétiennes.

A. PIGANIOL.

F. SENN, *Les origines de la notion de jurisprudence.* Paris, Recueil Sirey, 1926, in-8°, 54 pages.

Dans cette monographie, l'éminent professeur à la Faculté de droit de Nancy recherche les sources de la célèbre définition d'Ulpien, au Digeste, 1, 1, 10, 2 : *Juris prudentia est divinarum atque humanarum rerum notitia, justi atque injusti scientia.*

Avec beaucoup de sagacité, il en trouve les origines dans la philosophie grecque, notamment chez les stoïciens, d'où elle est venue à Cicéron sans doute par l'intermédiaire de Posidonius. Chacun des éléments de cette définition a un sens très précis et se rattache directement aux conceptions que se faisaient les philosophes des connaissances et des vertus requises de ceux qui se consacrent au droit. A la vérité, l'élément religieux qui y figure devait paraître un peu désuet au temps d'Ulpien. Il n'avait plus guère qu'une valeur historique, et rappelait aux jurisconsultes le temps des origines où le droit sacré et le droit profane, le *fas* et le *jus*, étaient tous deux de la compétence des premiers interprètes du droit, les Pontifes. Il reprit, au contraire, toute sa valeur et se chargea de significations nouvelles avec la rénovation de l'esprit religieux apportée par le christianisme.

De pareilles études, qui replacent les notions juridiques dans l'ensemble des notions morales et philosophiques de leur époque, sont d'autant plus appréciées qu'elles sont plus rares. L'important ouvrage de P. Sokolowski, *Die Philosophie im Privatrecht*, qui date déjà de 1902, n'a guère trouvé de continuateurs. Souhaitons que M. Senn lui-même, ou d'autres romanistes à son exemple, poursuivent une voie qui ne peut qu'aboutir à des résultats fructueux.

Henri LÉVY-BRUHL.

Ch. Pagot, *Le latin par la joie*. Paris, A l'Œuvre des Études grecques et latines, 47, rue de la Tour. 1er cahier, 15 octobre 1927, 2 fr. 75.

Il faut souhaiter la bienvenue à cette publication dont le projet a été longtemps caressé par M. Ch. Pagot. Il s'agit, à vrai dire, non pas seulement d'un cours de latin, mais d'un ensemble de quatre cours : latin, grec, français, et sept langues (grec, latin, espagnol, italien, français, allemand, anglais) enseignées en même temps. Cette seule disposition suffit à indiquer que l'auteur se propose d'utiliser largement la méthode comparative; excellente idée, que celle de faire profiter l'enseignement de chaque langue de l'enseignement des langues voisines; outre la rapidité de l'acquisition, il en résulte plus de facilité pour l'intelligence de chaque langue, grâce aux liaisons de toute sorte, et un intérêt accru. Mais la méthode comparative ne va pas sans histoire : autre élément d'intérêt; l'élève suit l'évolution des langues en même temps qu'il en saisit la structure. Et l'emploi de ces deux méthodes réunies et conjuguées présente par-dessus le marché l'avantage de faire comprendre à l'élève, tandis qu'il apprend les langues, ce que c'est qu'une langue et ce que c'est que le langage.

Le danger, qu'on n'a pas manqué de signaler depuis longtemps à M. Pagot, c'est la dispersion de l'intérêt, et la confusion qui peut en résulter. Je ne suis pas très sensible à cette objection : la comparaison concentre l'intérêt plus qu'elle ne le disperse et éclaire les faits plus qu'elle ne les embrouille.

Un autre risque apparent, c'est de demander aux élèves un effort scientifique qui soit hors de leur portée, c'est de les amener trop vite au fond des choses. Là-dessus encore, je suis assez de l'avis de M. Pagot quand il dit : « Plus un enseignement est profond, plus il est facile. »

M. Pagot ajoute : « et plus il est joyeux ». Car M. Pagot tient à enseigner « par la joie ». Je ne sais pas si c'est au-dessus des forces d'un maître; ce qui est certain, c'est que M. Pagot, pédagogue né, y parvient; ses élèves, chaque année, s'amusent en s'instruisant.

Il y aurait bien quelque chose à dire sur le choix des moyens; un de ceux qu'emploie le plus volontiers M. Pagot pour vivifier son enseignement, c'est l'enthousiasme et je dirais presque une sorte d'extase. Depuis longtemps je taquine M. Pagot sur son lyrisme, sur son besoin d'admirer et de s'exclamer; je lui reproche de confondre souvent « intérêt » et « beauté »; tout n'est pas beau dans les langues, pas plus que dans les autres œuvres des hommes et de la nature. Pour M. Pagot, le français est digne d'un temple (p. 19), mais le latin aussi (p. 12), le grec a droit à son sanctuaire (ibid.), et l'humanisme est un trésor de trésors (p. 6 et 12). Le français marque par la place des mots leur fonction dans la phrase : « on ne saurait trop admirer » (p. 4); le latin obtient le même résultat par le

jeu des désinences : « le procédé est magnifique » (ibid.). A chaque instant nous voyons la langue progresser, s'embellir, faire des conquêtes...; c'est trop beau pour être toujours vrai.

Autant que dans l'admiration, M. Pagot se complaît dans la généralisation. Le fait ne lui suffit pas; il a besoin de l'interpréter. Parfait, s'il se contentait de révéler les causes secondes, qui suffisent d'ordinaire à satisfaire les « pourquoi? » de l'élève; mais M. Pagot a soif de causes premières : il invoque avec complaisance les notions obscures de progrès, moindre effort, harmonie... dont la linguistique fera bien de se méfier longtemps encore, et sur lesquelles, en tout cas, les linguistes ne sont pas d'accord.

Mais me voici parti encore à taquiner M. Pagot (par intérêt pour son œuvre, il le sait bien), alors que je devrais surtout le féliciter de rompre avec la tradition, de renverser les barrières, de bousculer les préjugés et de prouver, en allant de l'avant, que le progrès existe, même en pédagogie.

Il faudra attendre la suite de ces cahiers pour juger le contenu d'une telle méthode et pour s'assurer en particulier qu'il répond aux besoins de notre enseignement actuel; M. Pagot en a fait la preuve plus d'une fois dans la pratique directe de sa méthode; nous verrons ce que vaut son instrument, lorsque celui qui l'a créé n'est pas là pour le manier lui-même[1].

J. MAROUZEAU.

A. CABUT, *Cahier pratique de syntaxe élémentaire de la prose latine classique pour toutes les classes à partir de la sixième*. Paris, Croville-Morant.

Ce cahier s'intitule « Cahier pratique » et fait honneur à son titre. Muni d'une table, d'un index, d'une excellente présentation typographique, il se rapproche assez de la grammaire traditionnelle pour que l'élève puisse facilement y ajouter les compléments auxquels l'invite la page blanche qui les attend et prend cependant avec elle quelques libertés inspirées par le désir du rajeunissement. Ce rajeunissement est malheureusement dû par endroits à l'initiative du compositeur et je me permets de signaler à M. Cabut, au n° 33, un certain *Hannibal exercitum Alpes transiit* qu'il serait fâcheux de voir imité par les élèves. Ayant abordé le chapitre « critique », je l'épuise en quelques mots. Au n° 147 je trouve pour le passif impersonnel l'unique traduction-type : *curritur* = *on court*; mais que fera l'élève placé en face de : *curritur a militibus*?

1. M. Pagot me permettra une ou deux critiques de détail : p. 20, les sons *tch* et *ts* forcent si peu nos lèvres à une mobilité exagérée qu'au contraire ils se prononcent sans le moindre mouvement labial; — p. 12, le mot *prélude* signifie étymologiquement « le jeu qui précède », et non pas « ce qui précède le jeu ».

L'expérience des quiproquos résultant de cette formule conseille d'en adopter une plus encombrante sans doute, mais combien plus exacte! *l'action de courir est faite*, à laquelle on substituera immédiatement, selon le contexte : *on court*, ou : *les soldats courent*. Au n° 117, dans la série des traductions possibles des participes, on regrettera de ne pas voir figurer celle du participe passé déponent par un participe présent : *ratus*, une vieille connaissance des lecteurs de Tite-Live, signifie aussi souvent *croyant* que *ayant cru*. Au n° 102, après que le *ut* adverbial a été nettement exclu par la note 1 du numéro précédent, on rencontre parmi les usages de *ut* conjonction la forme *timeo ut veniat*; cette méconnaissance de l'interrogation indirecte donnerait à croire au remplacement possible d'un *ne...non* par un *ut*, ce qui n'est pas conforme, que je sache, au génie de la langue latine. L'article n° 135, consacré au démonstratif *ipse*, aurait peut-être dû s'organiser autour d'une idée centrale, la seule, autant que mon expérience m'ait permis de le constater, qui incite les élèves à en dégager le sens complet : ce mot marque une opposition, parfois entre deux termes quelconques, plus souvent entre un personnage et ce qui dépend de lui ou lui appartient. Si je me permets ces taquineries, c'est que tout de même, quelle que soit la faiblesse des aspirants bacheliers — voire même celle des bacheliers faits — il faut que l'enseignement des hautes classes reste conforme aux traditions de probité et d'exactitude qui l'ont toujours caractérisé. M. Cabut spécifie que son Cahier est destiné à « toutes les classes à partir de la sixième ». Je ne suis même pas certaine que les futurs licenciés ne puissent y faire çà et là des glanes profitables, car il présente un excellent coup d'œil d'ensemble sur la syntaxe et l'auteur a eu l'heureuse idée de prendre pour étalon l'usage cicéronien, laissant au professeur le soin d'établir par comparaison la syntaxe poétique et celle de la latinité impériale. C'était travailler à la fois au profit de la précision et de l'érudition. L'élève pourra ainsi aborder l'enseignement supérieur avec l'idée juste et féconde qu'il existe non pas « le latin », mais « des latins », et comprendre, pour peu qu'il y soit acheminé, que, si les conventions des examens lui imposent d'apprendre un de ces latins, elles ne l'obligent cependant pas à se désintéresser des autres et à les dédaigner.

A. Guillemin.